

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Vive la campagne!

Francine Sarrasin

Volume 31, numéro 1, printemps-été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2008). Vive la campagne! *Lurelu*, 31(1), 90-91.

Vive la campagne!

Francine Sarrasin



Stéphane Poulin

Le thème que j'ai choisi pour cette chronique s'inscrit en parfaite cohérence avec l'approche des grandes vacances. Après les travaux scolaires, il est fréquent en effet que l'été soit l'occasion d'une balade ou d'un séjour chez un parent, à la campagne. Les livres et les albums dépeignent rarement la campagne paresseuse. Dans la plupart des cas, il s'agit plutôt de la campagne active, celle des travaux des champs, des animaux de la ferme. Pour l'enfant de la ville, le contraste est fort important.

Les histoires nous le diront, la campagne des livres commence par le déplacement d'un lieu vers un autre. L'éloignement et la durée du voyage ont pour effet d'amplifier l'expérience. Outre le fait qu'elle soit loin de la ville, la campagne est essentiellement un lieu de nature, de végétation et aussi de contact avec la présence animale. C'est un lieu sans trottoirs, sans ruelles, foncièrement différent de celui de la ville.

Le vert de l'été

Dans *Pourrais-tu arrêter Joséphine?* de Stéphane Poulin (Toundra, 1998), l'aventure de la chatte du jeune Daniel commence avec le dessin en noir et blanc de la page de gauche quand, subrepticement, elle se glisse dans le coffre de la voiture, vue de profil. Et elle se poursuit sur la route qui arrive tout juste à la maison des cousins. De toute évidence, à cause de la position de la voiture, de dos, près du bord inférieur de la page, nous sommes aussi, sinon dedans, du moins tout près! Et suffisamment près pour apercevoir les deux petits yeux de l'animal à droite, derrière la roue du vélo. Ce clin d'œil au spectateur a de l'importance si l'on considère tout le déroulement futur de l'histoire. Mais pour le moment, nous sommes encore en route, tout près du but du voyage : la maison blanche de la ferme. Daniel s'excite en sortant la tête de la voiture pendant que sa chatte se tapit au noir de son abri. On semble être au cœur de l'été, le vert se répand

partout. Même la voiture corrobore l'été! Dans le petit moment juste avant les retrouvailles, il y a de l'empressement et de la joie. Personne ne sait encore que cette journée prendra l'allure d'une course folle. Personne ne sait, hormis nous qui pressentons la suite.

Et la campagne de Stéphane Poulin s'impose. Elle n'est pas que décor aux jeux de cachecache de Joséphine, elle respire, s'étale, s'ouvre. Elle est propre autant que les agriculteurs sont fiers. Les champs ont leurs clôtures bien droites, les vaches, de la place pour brouter... La double page centrale propose l'étonnant point de vue de très haut, sûrement d'un hélicoptère ou d'un petit avion. En pensée, devant l'image, on refait le chemin initial, la route avec sa ligne jaune, le petit bâtiment bas à gauche, et la maison devant laquelle la voiture verte est maintenant garée. Un peu comme la chatte Joséphine le fait avec l'histoire, plusieurs lignes jouent dans ces deux pages : celle du chemin de fer, à peine courbée à gauche dans une sorte de parenthèse, les lignes de séparation des champs, la route et l'autre clôture. De grandes lignes pour de grands espaces. Oui, la campagne s'étale même si, ici, on





Il ont quelques poules et deux ou trois oies que Bertrand n'arrive pas à attraper.



Un immense jardin plein de légumes, de fruits et de fleurs.



Gilles Tibo 91

Hélène Desputeaux

n'a pas d'horizon. Les surfaces de culture occupent tout l'espace. A-t-on vu venir l'orage que le texte annonce? Surement pas! L'œil se promènerait encore longtemps dans ces plages dorées qui font penser aux tableaux de Hopper. Sans rien forcer, l'œil s'alimente de cette contemplation que l'éloignement favorise. Tout y est savamment déphasé, les chemins de lecture en oblique légère dirigent et concentrent l'attention vers la maison, lieu de vie et centre de l'action.

Pour un gout de campagne

Les deux pages de l'album *La vraie campagne*, illustré par Hélène Desputeaux (du Borel, 1990), se présentent autrement que dans l'unité de lecture : elles offrent le rythme d'une séquence binaire. Devant cette page de gauche, le décroisement de l'espace plastique et le mouvement qu'on peut y lire conduisent au calme de la page de droite, un calme relatif plein de légumes et de fleurs. Le jeune Bertrand, vu en plongée à gauche, est affalé par terre pendant que les oies et les poules se sauvent effrayées. L'accent est mis sur l'agitation : il faut voir sur le fond blanc les nombreuses plumes semblables à des gouttes de sueur (froide!) qui entourent les volailles. Il faut voir aussi comment elles sont préoccupées par cet étonnant personnage. Comme l'horizon qui s'étale plus large qu'à la ville, la campagne de cette page est ouverte dans le haut, d'où nous considérons la scène, elle est ouverte aussi autour des bêtes. L'action commence à la porte du poulailler et descend vers Bertrand qui, par sa posture allongée légèrement en oblique, fait remonter le regard dans l'axe de l'oie de droite. L'image n'a pas de sol où faire bouger poules et oies. Le fond de page est propre. Irions-nous jusqu'à dire qu'une telle vision de la campagne est idyllique? En tout cas, cela permet que l'action soit captée sans autre détour, dans toute son énergie.

Cette page d'Hélène Desputeaux ne peut se lire sans qu'on aille bien vite dans celle

de droite. Les deux séquences accusent un fort contraste en faisant jouer le vide et l'action à gauche, le plein et la lenteur à droite. L'enfant, qui énervait les oies et les poules, se retrouve pratiquement recueilli à l'extrême droite, en train de humer le parfum d'une fleur sous le regard étonné d'une des poules de tout à l'heure. Il ferme l'image avec son petit derrière rebondi, pendant que Marie-Louise, la dame du jardin, nous offre ses hanches généreuses et que Madeleine nous considère de sa fenêtre médaillon en train de croquer une carotte. Il y a dualité entre la femme de dos et la fillette de face, alors qu'entre les deux Bertrand, celui qui inaugure l'oblique virtuelle et l'autre qui la conclut, cette dualité devient un lien de belle continuité.

La féerie de la campagne

S'il s'agit d'été, quel est le lieu dans lequel se promène le Simon de Gilles Tibo? (*Simon et le soleil d'été*, Toundra, 1991). Y a-t-il là quelques-unes des constituantes de la campagne? Certes, les espaces sont ouverts, on devine des champs de culture et il y a des animaux... Mais il faut admettre que le lièvre et les oiseaux n'ont rien d'une ménagerie! L'enfant trône sur son petit piédestal et près du ruisseau, qu'on pourrait assimiler à une fontaine. Au surplus, comme ceux qu'on trouve sur les places publiques et dans les squares des villes, l'enfant-sculpture-de-monument semble visité par les oiseaux! Certes, l'eau s'agite sur les rochers du ruisseau, le lièvre court, plusieurs oiseaux volent. Mais l'enfant est immobile : «Je voudrais que l'été dure toujours». Sa campagne semble vouloir gérer l'équilibre plastique de la composition beaucoup plus qu'une réalité géographique. En font foi les brins d'herbe qui allongent le talus derrière l'enfant et les différents registres de terre et d'arbustes qui décuplent la courbe de l'eau. Les mauves, les verts, les roses et les turquoises inventent une campagne décor d'où se détache à peine l'enfant.

La page du dialogue entre l'enfant et la vache est davantage agreste. Les champs de culture s'étalent plus bas et l'animal lui-même, tout gros et important, est partie prenante du monde de la ferme. Même le petit banc sur lequel l'enfant est assis peut être vu comme une référence au tabouret que les fermiers utilisaient pour faire la traite de leurs vaches. Il y a bien sûr ces allusions à la ferme, mais il y a plus! Tout dans l'image s'arrondit en pentes molles et favorise l'intimité, la douceur de la conversation. La proximité des deux intervenants aussi! Les deux oiseaux semblent prendre le relai de l'échange. Bien sûr, le dessin de la vache est hyperréaliste : elle sort d'un autre monde que celui qui l'entoure. Elle est posée sur le paysage, tout près. L'enfant aussi est superposé au décor, mais ce petit personnage, avec ses rondeurs si douces, a perdu de sa réalité. Il est archétype, il est modèle. Comme tout à l'heure, il était sculpture de monument. De toute façon, c'est par lui que l'histoire se joue. L'histoire des questions sans fin, de cette recherche incessante qui fait avancer la lecture.

La campagne a beau luire de tout son éclat, embaumer de tous ses parfums et vivre de sa propre réalité, dans les pages d'albums, on la voit se soumettre à la vision et au geste des artistes. Ils la feront s'agiter au contact des petits citadins, s'ouvrir pour les rires et les jeux. Ils la feront aussi rêver au secret d'une lente contemplation.

(lu)

